

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de Ouest-Aven : Un piano à queue de la marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs.

Julien arrêta tout net sa course matinale. Des passants qui n'avaient pas prévu telle interruption le bousculèrent en grommelant. Il n'y prit pas garde, toute son attention tournée vers cet article. Lorsqu'il leva la tête, il vit que le propriétaire du petit kiosque le dévisageait.

— Vous le voulez, ce journal, oui ou non ?

La question le prit au dépourvu. Il avait presque oublié, comment avait-il pu.

— Oui, oui, s'il vous plaît.

L'homme fouilla parmi ses piles de papiers de mauvaise qualité et en sortit l'édition désirée.

— C'est ce piano qui vous intrigue comme ça ?

Julien ne répondit pas, il n'entendit même pas la question. Il fallait prévenir les autres. Il ne l'avait pas touchée depuis si longtemps qu'il doutait même de pouvoir recommencer. Mais il avait promis, plus question de revenir dessus.

— Quatre-vingt-quinze centimes.

Julien lui tendit la monnaie et s'empara du journal. Ce n'était peut-être qu'une simple blague, une coïncidence, un appel du sort.

L'article ne lui apprit pas grand-chose de plus que ce qu'il avait pu lire sur la devanture du kiosque. Prenant soudain conscience de l'heure, Julien reprit sa course. Dans sa main, le journal battait l'air, rappel d'un rendez-vous pris depuis longtemps.

Quand il arriva enfin, il sut que la journée ne s'annoncerait pas très productive. Aucun de ses collègues ne lui fit remarquer son retard et il se contenta de s'installer à son bureau. Voilà quelques semaines déjà que personne ne semblait plus vraiment s'intéresser aux maisons du quartier et la petite agence immobilière restait la plupart du temps, désespérément vide.

Julien sortit son téléphone, il était à peu près sûr d'avoir encore le numéro d'Éric. Il s'éloigna sous l'oeil désabusé de ses collègues.

— Allo, Éric ?

Une femme à la voix sèche lui répondit :

— Il n'est pas là, monsieur.

— Quand pourrai-je lui parler ?

Elle garda le silence quelques instants. Il ignorait tout de la vie actuelle de son ancien ami. S'était-il marié ?

— Qui êtes-vous ?

— Julien, je suis un vieil ami.

— Attendez quelques minutes.

Il entendit plusieurs bruits étouffés de l'autre côté de l'appareil avant que quelqu'un s'en saisisse.

— Julien ?

— Lui-même !

C'était bon de l'entendre à nouveau.

— Ça fait quand même un bail ! Qu'est-ce que tu deviens ?

Ils échangèrent quelques mots sur leurs vies respectives, impossible à résumer. Puis Julien en vint au motif de son appel.

— Tu as entendu parler du piano ?

Il y eut un moment de silence, comme si Éric accusait le coup.

— Le piano ? interrogea-t-il finalement.

Julien lui expliqua le contenu de l'article, Éric n'habitait plus en Bretagne depuis quelques années mais il comprit presque aussitôt ce qui avait poussé son ami à l'appeler.

— Quel jour sommes-nous ?

— Le 25 mars, Éric. C'est dans deux jours.

De nouveau, le silence s'instaura entre eux. Si peu de temps et encore tant de choses à faire.

— Je prends un train aujourd'hui, je serai là dans l'après-midi. Tu sais où sont les autres ?

Julien lui était reconnaissant de prendre la chose au sérieux comme lui.

— Je n'ai plus leur numéro.

Éric lui dicta celui de Céline et raccrocha après lui avoir de nouveau assuré sa prochaine arrivée.

Lorsque la tonalité se fit entendre, Julien se trouva de nouveau seul. Il se rendit compte du froid qui lui mordait les doigts et rentra rapidement à l'intérieur de la petite agence. Quelques-uns de ses collègues semblaient travailler, la majorité attendait que le temps passe. Le silence était pesant mais il lui permettait de réfléchir. Il fallait qu'il mette la main sur tous les autres. Avaient-ils tous conservé leurs instruments ? Lui-même avait failli revendre le sien il y a quelques années, n'en pratiquant plus du tout. Et dans deux jours... ça ferait dix ans.

Julien fit mine de se mettre au travail mais toutes ses pensées étaient tournées vers ce piano. Ses anciens amis. Leur promesse. Ena.

Il se secoua lorsqu'arriva la pause déjeuner. Julien en profita pour appeler Céline, avec un peu de chance, tout se passerait aussi bien qu'avec Éric. Il composa le numéro de téléphone fixe.

— Bonjour, je cherche Céline.

— Je ne connais pas de Céline, monsieur.

Julien s'arrêta net, ça devait arriver, tout ne pouvait pas toujours se dérouler au mieux.

— Attendez, qui êtes-vous ?

— Julien, un ancien ami, répondit-il plein d'espoir.

La voix chevrotante continua :

— C'est peut-être la petite alors, elle habitait ici il y a quelques mois.

— Vous savez où elle pourrait être maintenant ?

Julien s'inquiétait au fur et à mesure que la réponse se fit attendre. Ils devaient tous être présents, c'était une promesse.

— Non, je suis désolé. Je sais simplement qu'elle s'est rapprochée de son lieu de travail.

Une piste ! Julien s'accrocha avec ferveur à cette maigre lueur à l'horizon.

— Et que fait-elle ?

— Dites-moi, vous êtes vraiment son ami ?

— C'était il y a longtemps, monsieur.

— C'est ça... oui, bon. Elle est altiste.

Elle avait quand même continué dans cette voix. Julien en était rassuré, elle saurait les guider. Encore fallait-il la retrouver.

— Dans quel conservatoire travaille-t-elle ? demanda-t-il plein d'enthousiasme.

— Ecoutez monsieur, si c'est vraiment votre amie, vous trouverez tout seul.

Il raccrocha brutalement, Julien jura, il y était presque !

Maintenant, le jeune homme se sentait un peu désœuvré. Éric arrivait, Céline n'était pas joignable et il n'avait aucune idée d'où se trouvait Victor. Et s'il avait rêvé ? Après tout, il était le seul à y avoir pensé. Ce piano avait pu l'induire en erreur, des milliers de personnes devaient en posséder un identique. Alors pourquoi avoir pensé à Ena ? A cette promesse stupide d'il y a dix ans. Elle ne pourrait pas être là, de toute façon, elle ne pouvait plus. La mélancolie le gagnait, elle ne l'avait pas fait depuis si longtemps qu'il avait oublié son goût à la fois amer et sucré. Il leva la tête vers l'horloge murale, presque quatorze heures et il n'avait pas mangé.

En milieu d'après-midi, il reçut un sms : « je suis à la gare dans une heure, tu peux venir me chercher ? » Julien lui répondit immédiatement, il n'avait pas de voiture malgré son permis passé avec succès plusieurs années auparavant mais la gare était proche. Éric la connaissait bien en plus, il avait vécu à côté pendant des années lorsqu'il habitait encore ici. Seul Julien était resté sur les lieux de leur adolescence, peut-être était-il le plus nostalgique de cette époque. Il ne put pas se concentrer

sur son maigre travail jusqu'à l'heure de partir. Éric, Céline, Victor... Ena... dans deux jours.

Dehors, le temps s'était adouci par rapport à ce matin. Julien atteint vite la gare où il patienta quelques instants avant qu'une silhouette familière se détache de la foule. Il n'avait tellement pas changé que ça en était troublant. Les mêmes cheveux blonds coupés court, la même taille fine et le même instrument juché sur son dos. Julien se trouvait plus gros, plus vieux, moins vif et il ne jouait même plus de contrebasse depuis un moment.

— Julien ?

Le jeune homme sourit et ils se tombèrent dans les bras comme ils le faisaient il y a des années. Il n'était plus seul, enfin.

— On avait pourtant juré de ne jamais se quitter, soupira Éric, maintenant debout devant lui.

— Mais Ena avait insisté pour qu'on se retrouve à coup sûr dans dix ans...

Ils gardèrent le silence face à ce constat terrible et vrai. Elle avait eu raison.

— Tu as pu joindre Céline, finalement ?

Julien lui expliqua la situation, il serait vraiment difficile de la retrouver à temps. Et Victor que personne ne savait joindre ? Céline et lui avaient toujours été très proches, avec un peu de chance, leur lien ne serait pas brisé contrairement aux autres.

— Je sais où elle habitait, on pourrait éplucher les listes de professeurs d'alto des conservatoires du coin.

— Et si elle travaillait à son compte ?

Éric lui lança un regard dépité. Ils décidèrent de ne pas penser à cette éventualité avant d'avoir vérifié les listes.

Sur le chemin menant à l'appartement de Julien, Éric lui raconta son départ précipité. Il rentrait à peine chez lui quand sa femme lui avait passé le téléphone. Il l'avait laissée derrière lui avec son fils, heureusement tous les deux avaient bien compris l'importance de cette promesse d'il y a dix ans. Et du haut de ses huit mois, Maxime n'opposait vraiment que peu de résistance. Julien sourit devant cet épisode qu'il n'avait encore jamais eu l'occasion de vivre. Leurs vies n'avaient rien en commun, ils étaient pourtant du même lycée. Comment avait pu se creuser cet écart ? Après leur dernière année en option musique, les cinq amis s'étaient promis de se revoir dans dix ans. Beaucoup de lycéens lançaient ce genre d'invitations mais pour Julien, Éric, Céline et Victor, tout avait pris une autre tournure une semaine après leur promesse. Une semaine avait suffi.

Dans le couloir de son immeuble, Julien et Éric croisèrent madame Rouzic accompagnée de son fils.

— Vous tombez bien ! s'exclama-t-elle, je dois absolument voir mon patron et Corentin vient de

rentrer de l'école.

Elle lui demandait assez souvent de garder son fils moyennant quelques euros – que Julien refusait la plupart du temps. Depuis qu'elle s'était séparée de son mari, c'était plus simple que d'appeler une agence ou une baby-sitter à chaque fois. Et Corentin était un enfant sage de onze ans même s'il râlait parfois que sa mère ne lui faisait pas assez confiance pour rester seul.

Julien hésita, Éric était là et ils avaient du travail. Pourtant, en voyant l'air presque suppliant de la mère, il accepta.

— Merci, vous me sauvez ! Je ne serai pas longue, juste quelques détails à régler !

— Avec plaisir, madame Rouzic, à tout à l'heure.

Corentin devança les deux hommes jusqu'à la porte du même étage qu'il connaissait bien. Lorsqu'ils rentrèrent, Julien lui proposa de regarder la télévision puisqu'il n'avait pas de devoirs à faire. Le garçon s'installa sur le canapé et les laissa tranquilles.

— Je sais où elle a déménagé juste après le lycée, on pourrait commencer par là.

Ils se mirent immédiatement au travail, les sites internet des conservatoires n'étaient pas toujours, pour ne pas dire rarement, fonctionnels. Ou ils dataient d'une ère révolue des débuts d'internet ou leurs développeurs se trouvaient visiblement sous acides lors de la phase de création. Néanmoins, ils purent trouver les listes des professeurs de plusieurs conservatoires. Mais pas de Céline.

— Pourquoi vous tapez pas juste son nom sur internet ?

Corentin, visiblement plus passionné par le travail des deux hommes que par le programme télévisé, s'était approché en douce. Il avait compris qu'ils recherchaient quelqu'un et tout garçon de son époque qu'il était, taper le nom d'une personne dans une barre de recherche était une action naturelle à ses yeux. Les deux hommes se retournèrent vers lui, interdits. Evidemment.

Céline était visiblement une altiste assez reconnue dans la région puisque plusieurs liens la concernant s'affichèrent rapidement. Différents articles de journaux signalant sa participation à tel ou tel concert, orchestre, festival et le nom du conservatoire dans lequel elle enseignait. Trouvée ! Il ne restait plus qu'à l'appeler. A dix-neuf heures passées, ils n'étaient pas sûrs d'avoir quelqu'un au bout du fil mais ils essayèrent quand même. Après quelques secondes d'attente, une voix de femme les informa que le conservatoire était fermé mais qu'ils pouvaient laisser un message. Un peu déçu, Julien proposa de recommencer demain. En attendant, ils pouvaient toujours passer une bonne soirée en se rappelant du bon temps.

Lorsque Julien émergea à presque dix heures du matin, il fut d'abord paniqué à l'idée d'être réellement en retard au travail avant de se rappeler qu'il était en congé aujourd'hui. Son deuxième réflexe fut d'appeler immédiatement le conservatoire. Cette fois-ci, on lui répondit.

— Bonjour, je voudrais parler à Céline Belut.

— Je vais la prévenir, monsieur. Mais à cette heure, elle doit être en cours.

C'était si simple ? Julien n'allait pas s'en plaindre. Il attendit plusieurs minutes pendant lesquelles un air de musique classique passait en boucle à son oreille. Il rejoignit Éric au salon qui ne semblait pas réveillé depuis plus longtemps.

— Si vous me donnez votre numéro, elle propose de vous rappeler d'ici vingt minutes.

Julien fut surpris d'entendre de nouveau son interlocuteur mais se resaisit vite et dicta son numéro avec l'assurance d'être bientôt au bout de ses peines. Mais Victor ?

Au beau milieu de leur petit-déjeuner tardif, le téléphone de Julien vibra sur le plan de travail. Le jeune homme décrocha avec hâte, c'était bien la voix de Céline à l'autre bout du fil, il lui raconta la même chose qu'à Éric et elle comprit très vite la situation. Tout ça pour Ena.

— Et tu sais où pourrait être Victor à l'heure actuelle ? interrogea Julien.

— Il est parti ramener sa mère à la gare.

Julien eut un hoquet de surprise, il ne s'attendait pas à une telle précision.

— Est-ce que ça veut dire que vous vous voyez toujours ?

Céline eut un petit rire, Julien se sentit idiot.

— Nous nous sommes fiancés le mois dernier.

Ce n'était rien de dire qu'ils étaient proches. Alors comme ça, ils allaient se marier, c'était une bonne nouvelle. Julien fut néanmoins un peu déçu qu'ils n'aient pas pris la peine de prévenir leurs vieux amis. Comme si elle avait pu lire dans ses pensées, Céline poursuivit :

— Nous comptons vous inviter pour le mariage, évidemment !

— J'ose l'espérer ! plaisanta Julien, soulagé.

Ils prirent rendez-vous pour le lendemain. La promesse serait tenue.

Victor et Céline arrivèrent effectivement en début d'après-midi. Ils se tombèrent tous dans les bras, leur réunion après dix ans de séparation faisait plaisir à voir mais l'absence d'Ena jetait comme une ombre sur le tableau. Victor avait son violon, Céline son alto, ils jouaient encore souvent tous les deux, juste pour ranimer la flamme qui avait été si brutalement soufflée. Julien et Éric, eux, s'étaient entraînés toute la journée de la veille pour ne pas trop faire pâle figure. Après quelques mouvements maladroits et des notes peu assurées, ils avaient retrouvé leurs marques.

Ils se rendirent dans un café afin de discuter un peu tous ensemble. Il était difficile de résumer dix ans d'une vie en quelques mots mais ils s'y essayèrent. Victor et Céline avaient commencé à sortir ensemble en faculté. Éric avait trouvé l'âme sœur complètement par hasard dans un train en direction du Nord, la voyageuse qui avait fait le trajet à ses côtés était devenue la femme qu'il avait

épousée puis la mère de son fils. Tout le monde fut ému de cette belle histoire. Seul Julien vivait toujours en solitaire, entre un travail peu enthousiasmant et une vie sociale en berne. Ils ne purent s'empêcher d'évoquer Ena. Ena et ses longs cheveux roux qui lui avait valu son nom lorsque ses parents avaient découvert que leur petit bébé présentait cette couleur feu à la naissance. Ena et ses taches de rousseur, sa bonne humeur, son amour de la musique. Ena qui les faisait recommencer encore et encore si elle trouvait que quelque chose manquait. Elle était certainement l'une des plus douées de leur classe de musique. Ils étaient tous les cinq les meilleurs, la plus jolie des quintettes, répétait leur professeur. Ils avaient obtenu d'excellentes notes dans cette option au baccalauréat. Alors pourquoi avait-il fallu qu'ils partent chacun de leur côté ? Ils rêvaient de gloire tous ensemble lorsqu'il répétait chez l'un d'entre eux mais la réalité était revenue à grande vitesse. Ils avaient promis de ne pas s'arrêter de jouer pendant les vacances. Ils avaient oublié tout ça. Après sa mort.

Ena. Ena la plus douée. Ena la plus joyeuse. Ena qui leur avait fait jurer de se revoir dans dix ans sur les falaises de Plogoff. Ena était morte. Assassinée. Son corps avait retrouvé dans l'océan, au pied de ses mêmes falaises où elle aimait écouter le vent. Il ne fut jamais question d'un accident ou d'un suicide : les lacérations de couteau qui la couvraient avaient continué à fleurir même après sa mort. Puis on l'avait lancée à l'eau.

Julien, Éric, Céline et Victor l'avaient appris dans les journaux. Ils pensaient leur amie en vacances dans une branche éloignée de sa famille. Revoir les autres devint peu à peu trop dur, les notes arrachées à leurs instruments chantaient Ena. Chantaient sa mort. Il avait fallu plusieurs mois pour que Victor et Céline se retrouvent, mus par leur amour. Plusieurs années pour que Céline reprenne l'alto en mémoire de son amie et que Victor la suive pour l'accompagner le soir. Dix ans pour que Julien et Éric touchent de nouveau à leurs instruments. Une éternité pour l'effacer de leurs esprits.

Ils se mirent en route peu avant que le ciel ne prenne sa teinte rouge. A quatre avec leurs instruments dans la voiture de Victor et Céline. Ils se garèrent sur un parking quasi désert. Devant eux, le piano retrouvé quelques jours auparavant, un cordon de sécurité l'entourait. Personne n'était venu le récupérer, personne n'avait eu le cœur de l'enlever, il attendait simplement que les embruns le détruisent peu à peu. Le cœur lourd, ils s'approchèrent du lieu, se plaçant devant le piano comme ils le faisaient à l'époque, Julien et sa contrebasse à droite, Éric juste à sa gauche avec son violoncelle. Victor et Céline étaient au premier plan, l'un en face de l'autre. Le ciel commençait à rougeoyer, les premières notes de la Truite de Schubert s'élevèrent, d'abord hésitantes puis de plus en plus assurées. Le piano manquait, la mélodie n'était pas complète.

Le vent commença à souffler de plus en plus fort, emportant les notes au loin, il s'élevait de la mer en longues spirales ascendantes, idéales pour le vol des mouettes. La mer se projetait sur la

falaise en contrebas, son fracas était de plus en plus assourdissant, les quatre amis ne faiblissaient pourtant pas. Ils avaient promis, ils joueraient.

L'eau s'élevait maintenant avec le vent, de plus en plus fort, de plus en plus vite. Ils tourbillonnaient ensemble et soudain, une note s'échappa du piano resté inerte jusqu'alors, planté dans le sol. Ils sursautèrent presque tous en même temps sans s'arrêter de jouer. D'autres notes jaillirent, d'abord éparses puis plus rapprochées, mélodieuses. Le début de la Truite. Le piano guidé par l'eau et le vent les incitait à recommencer à partir de son entrée. Ils retirèrent tous leurs archets des cordes en un même mouvement. Le vent avait atteint une force inouïe, pour autant, ils ne se sentaient pas bousculés. Devant le piano, un tourbillon d'eau. Le piano jouait toujours avec force, toujours les mêmes premières notes. De l'eau, jaillirent des bras de la même matière. Le vent les faisait s'agiter au-dessus de l'instrument. Julien regardait ses amis. Quelque chose de plus grand qu'eux avait lieu en ce moment même. Alors que le piano recommençait encore une fois sa mélodie, le bruit du violon l'accompagna. Victor. Victor jouait ! L'eau prenait une forme à la fois de plus en plus précise et mouvante devant le piano qui continuait maintenant son premier mouvement. Un à un, les instruments entrèrent en lice et le morceau résonna dans les airs. La nuit était tombée mais ils ne s'en rendirent pas compte, ils ne sentaient ni le froid, ni l'humidité. L'oreille à l'écoute et les muscles tendus, ils jouaient. Elle était venue. A cinq, de nouveau réunis, grâce au vent et à l'océan, ils jouaient pour la dernière fois.